

*Il n'y a que deux puissances au monde:
le sabre et l'esprit. À la longue, le sabre
est toujours vaincu par l'esprit.
(Napoléon Ier)*

Chapitre 1

juin 1793

Il y eut le chuintement de la lame glissant le long des montants de bois, puis le bruit sourd du couperet. Dans un giclement de sang, la tête de l'homme roula dans le panier où s'amoncelaient déjà d'autres têtes.

Un silence de mort couvrit la place du Bouffay de sa chape d'angoisse, puis se mua en vociférations de la populace massée autour de la guillotine. Comme partout en France, la Terreur régnait à Nantes.

Au balcon du premier étage d'une belle maison, un garçon d'une douzaine d'années, dont l'émotion accentuait la pâleur, serrait la main d'un enfant de sept ans comme pour le rassurer, tandis qu'un bambin de trois ans s'accrochait au tablier de sa bonne. Il y avait là aussi Joseph, le domestique qui avait entraîné les enfants sur le balcon à l'insu de ses maîtres, non par curiosité malsaine, mais par simple précaution: il fallait qu'il y eût suffisamment de spectateurs aux fenêtres pour ne pas exciter la fureur du peuple prêt à envahir les habitations bourgeoises qui ceignaient la place du Bouffay, et les domestiques tremblaient de peur.

Le sang ruisselait lentement vers la Loire.

Les exécutions étaient terminées pour ce jour. Un dernier roulement de tambour et la charrette qui avait convoyé les condamnés à mort repartit en brinquebalant sur les pavés. La vaste place se vidait peu à peu; les fenêtres aussi. Il ne restait plus, dominant la place, qu'un enfant de douze ans immobile. René-Théophile Laennec fixait la guillotine, les mains crispées sur la rambarde du balcon.

Une voix l'appela:

— Ne reste pas là, Théophile. Pourquoi es-tu venu sur le balcon? Tu sais bien que je ne le veux pas.

— Je ne le voulais pas non plus, ma tante, mais c'est Joseph qui nous y a obligés, Christophe et moi. Il a dit que sinon les révolutionnaires monteraient nous chercher.

Il ajouta en frissonnant:

— Quand allons-nous déménager, ma tante?

Il levait vers sa tante Désirée son petit visage anguleux et intelligent.

Désirée abaissa sur lui un regard las:

— Bientôt. Dès que la nouvelle maison sera prête. Pour l'instant, il n'y a pas encore de vitres aux fenêtres.

— Ça m'est égal qu'il n'y ait pas de fenêtres, dit Théophile, s'il n'y a pas de guillotine.

— Tu as raison, mon enfant, approuva une vieille dame, assise dans un coin de la pièce et occupée à mettre en écheveau des pelotes de laine. Je préfère avoir froid que d'être

obligée d'assister à ces exécutions. De toutes façons, il ne fait jamais bien froid à cette époque-ci de l'année.

— Mais les courants d'air, maman? s'inquiéta Désirée. Vous craignez tellement les courants d'air!

— Pas tant que la guillotine, riposta Mme de Gennes. Et puis, je ferai comme Mme de Maintenon.

— Et que faisait Mme de Maintenon? demanda Théophile.

— Elle s'était fait construire une sorte de cahute dans sa chambre, où elle se réfugiait auprès d'un poêle. Le roi Louis XIV ne supportait ni le feu, ni les fenêtres fermées. Et la pauvre était perpétuellement enrhumée!

— Comme quoi, conclut Désirée, il vaut mieux être femme de médecin que reine de France.

Puis changeant de sujet, elle demanda à Théophile:

— As-tu terminé la rédaction de la fable que tu dois rendre demain au collègue?

— Oui, ma tante. Et j'espère que le professeur sera content de moi.

— Tu veux bien me lire la fin, Théophile? demanda la vieille dame. Nous en étions restés au moment où Janvrein propose à Pierrot de venir chez lui.

— Je la sais par cœur, ma tante, et je vais vous la réciter, dit Théophile, heureux que sa "petite tante de Gennes" comme il l'appelait s'intéressât à ses poèmes.

Il se planta devant elle:

JANVREIN

Avec moi cependant, tu pourrais cette nuit
Te reposer encore en mon humble réduit.
J'ai pour te régaler, là-bas, certain fromage
Qui n'est pas des plus sots; suis-moi, tu seras sage.
Il se fait tard; vois, prêtes à rentrer,
Les vaches de Toinon s'arrêter pour pisser;
Partons, car, aussi bien, j'entends sur les assiettes
Retentir au lointain et couteaux et fourchettes.
Derrière le clocher le soleil s'est caché
Et mon ventre grondant me dit qu'il est couché.

Théophile se tut et regarda la petite tante avec malice.

— Théophile, mon garçon, s'écria celle-ci en riant. Tu ne vas tout de même pas remettre ce... comment dire?

— C'est une églogue, ma tante, à la façon de Virgile.

— À la façon de Virgile! s'exclama Désirée. Crois-tu que Virgile était aussi vulgaire?

— Ce n'est pas de la vulgarité, ma tante, c'est de la réalité!

— La réalité peut être vulgaire, riposta Désirée, tout en s'émerveillant qu'un enfant de douze ans possédât cette verve.

Théophile éclata de rire, pirouetta et répondit:

— Vous avez raison, tante Désirée. Aussi n'est-ce pas cette églogue que je remettrai demain au professeur. Je donnerai une fable que j'ai intitulée "La barque et le vaisseau".

— Nous voici rassurées, dit la petite tante. Veux-tu aussi nous la réciter?

— Je veux bien, ma tante.

À cet instant on entendit la porte d'entrée s'ouvrir et le pas de Guillaume Laennec résonna dans l'entrée. Désirée se porta à la rencontre de son mari.

— Tu nous la réciteras demain, chuchota la petite tante. Tu sais que ton oncle n'aime pas trop que tu écrives des vers.

— Oui, ma tante, répondit Théophile sur le même ton. Oncle Guillaume craint que je ne devienne comme papa, n'est-ce pas?

— Que vas-tu chercher là! Il ne veut pas que tu négliges tes études, c'est tout.

— Mais cette fable, je l'ai écrite pour le collège! protesta Théophile.

— Et l'églogue?

— Ah, l'églogue! C'est pour m'amuser. Est-ce donc un péché de versifier?

— Chut, dit la vieille dame en posant un doigt sur ses lèvres. Aide-moi donc à mettre ma laine en écheveau.

Résigné, Théophile tendit les deux bras pour que sa tante puisse y enrouler son fil.

L'oncle Guillaume entra dans le salon, portant le petit Ambroise dans ses bras et suivi de Christophe, son fils aîné.

Guillaume Laennec était un homme de quarante-cinq ans, de taille élancée, mais avec une tendance à l'embonpoint. Sa chevelure blonde commençait à grisonner, son visage jovial s'empâtait un peu, mais les yeux clairs et la bouche railleuse gardaient toute leur jeunesse.

Il avait épousé à trente-cinq ans une jeune femme de dix-sept ans sa cadette, Désirée de Gennes. Madame de Gennes, veuve d'un avocat au Parlement de Rennes, était venue habiter chez le jeune ménage et personne ne s'en plaignait. Au moment de son mariage, Guillaume s'était établi médecin à Nantes et avait été froidement accueilli par ses confrères qui se méfiaient d'un docteur fabriqué par l'université de Montpellier. Il avait été obligé de conquérir à nouveau tous ses grades au Collège des médecins de Rennes avant d'être agrégé à la Faculté de Nantes. Mais il avait acquis par la suite tant de considération, qu'en 1788 il avait été élu recteur de l'Université.

À cette époque, Guillaume gagnait largement sa vie et il avait accueilli chez lui à bras ouverts ses neveux Théophile et Michaud, fils de son frère aîné, peu après la mort de leur mère. Guillaume et Désirée ne faisait aucune différence entre leurs enfants de naissance et leurs fils d'adoption et la petite tante de Gennes avait même une secrète préférence pour Théophile.

Guillaume posa Ambroise à terre, embrassa sa femme, se pencha sur la main de sa belle-mère et ébouriffa affectueusement les cheveux de Théophile.

— Comment s'est passée la séance du Conseil Général? demanda Désirée.

— Fort bien. J'ai obtenu que le prix du pain soit réduit au niveau des moyens des pauvres et que cet adoucissement soit payé par la commune aux boulangers.

— C'est une excellente mesure, approuva la tante de Gennes.

— Et comme un bonheur ne va jamais seul, ajouta Guillaume, j'ai été autorisé à soigner les brigands blessés.

— Les brigands! s'exclama Désirée. Comment as-tu fait?

— J'ai expliqué que ces prisonniers sont des hommes et des citoyens et, sous ce rapport, dignes de tous les égards.

— Tu as eu raison, dit Désirée, tout à fait raison. Ils souffrent comme les autres.

— Il va falloir que je retourne rapidement à l'hôpital, dit Guillaume. Pouvons-nous passer à table tout de suite?

— Bien sûr, dit Désirée, le repas est prêt. Mais où est passé Michaud? Il a encore disparu! Théophile, va donc chercher ton frère.

Théophile, les bras emprisonnés, fit une mimique d'impuissance.

— Ma mère, dit Guillaume, libérez-le afin que nous puissions déjeuner. Je meurs de faim et je suis pressé!

À vrai dire, les événements politiques ne lui ouvraient guère l'appétit, mais il essayait d'alléger un peu l'atmosphère.

— Je suis passé voir notre nouvelle maison, dit-il en prenant place à table, les travaux avancent.

— Et les fenêtres? demanda Théophile.

— Les fenêtres ne sont pas encore posées.

— Et bien, dit la petite tante de Gennes, nous nous en passerons.

Guillaume la regarda, ébahi:

— Vous voulez dire...?

— Que nous emménagerons dès que possible, l'interrompit Désirée. Maman n'a pas peur des courants d'air.

— Vraiment, ma mère? demanda Guillaume.

— Parfaitement, assura la vieille dame. Plus vite nous quitterons cette horrible place du Bouffay, plus vite je serai délivrée.

— Et moi, donc! dit Guillaume en laissant échapper un profond soupir de soulagement. Je vais faire le nécessaire et nous pourrons partir d'ici quelques jours.

Ils déménagèrent avec précipitation deux jours plus tard et emménagèrent avec soulagement place Égalité¹ dans un appartement situé au quatrième étage d'une maison neuve. Les plâtres étaient encore tout frais, les portes n'étaient pas peintes et il n'y avait pas de carreaux aux fenêtres. Qu'importe! Dès que Désirée eut mis le pied dans sa nouvelle demeure elle se précipita à l'une de ces fenêtres sans vitres: ici, au moins, on pouvait regarder au dehors sans voir se dresser la sinistre silhouette de la guillotine, sans surtout entendre les pleurs, les gémissements et les cris des victimes. Elle fut tirée de son ravissement par les hurlements de Christophe qui avait reçu sur la tête un tufeau échappé des mains d'un ouvrier. Il s'en sortit avec une belle bosse et se fit câliner par la petite tante.

Ils se couchèrent comme ils purent, au milieu des caisses, des malles et des paquets.

Le lendemain était la Saint-Pierre, jour de fête et donc de congé pour les écoliers. Guillaume se rendit de grand matin, comme chaque jour, à l'Hôtel-Dieu, devenu hôpital militaire depuis le début de l'insurrection. Dès leur réveil, les enfants surexcités se mirent à courir dans tous les sens. Désirée décida d'envoyer les trois aînés assister à la messe à Saint-Nicolas, espérant ainsi pouvoir mettre un semblant d'ordre dans sa maison, mais sa tranquillité ne fut pas de longue durée: dix minutes plus tard, ils étaient de retour, tout excités:

— Nous n'avons pas pu aller à la messe, la patrouille nous en a empêchés, dit Théophile.

— Quelle patrouille? demanda Désirée.

¹ Aujourd'hui place Royale.

— Un patrouille, répéta Michaud. Des hommes avec des sabres et des fusils.
— Ils ont dit, ajouta Théophile, que c'était à cause de la Grande Armée.
— La Grande Armée? Quelle Grande Armée?
— C'est l'armée de Charette, dit Michaud en sautant à cloche-pied par-dessus un tapis roulé au centre de l'entrée.

— Cesse de sauter comme ça! ordonna Désirée.

Michaud obtempéra et précisa:

— Elle est arrivée hier au Pont Rousseau avec ses violons.

— Des violons? répéta Désirée, éberluée. Une armée avec des violons?

A cet instant, un coup de canon retentit au loin. Tous sursautèrent.

— Ce ne sont pas des violons, dit la petite tante, c'est le canon.

— Je vais aux nouvelles, déclara Désirée. Je n'en ai pas pour longtemps.

Elle revint toute essoufflée d'avoir couru dans la rue et grimpé ses quatre étages:

— C'est l'Armée catholique et royale, annonça-t-elle. Ils sont arrivés hier soir au Pont Rousseau au son des violons.

— Je l'avais bien dit, déclara Michaud tout fier de lui.

— Ils entrent dans Nantes, continua Désirée. Ils sont conduits par Cathelineau. Nous n'avions donc pas assez avec la révolution, il nous fallait en plus la guerre civile!

Les enfants la regardaient, apeurés. Elle s'efforça de sourire:

— Allez jouer, dit-elle, Les soldats ne monteront pas ici.

Ils passèrent le reste de la journée à cabrioler dans l'appartement. Ambroise jouait avec la paille qui s'échappait des caisses de vaisselle et brisa une demi-douzaine de verres sans se faire la moindre écorchure. Christophe sautait sur les matelas de plume qui gisaient à même le plancher, Théophile et Michaud couraient en tous sens sous prétexte de se rendre utiles. Jacquot, le perroquet, réussit même à s'échapper de sa cage et Mirza, la petite chienne, poursuivit le volatile à travers l'appartement à la grande joie des enfants. La course folle se termina par une bataille d'oreillers.

Désirée, sereine, royale semblait se mouvoir sur un nuage. Sa mère la regardait avec inquiétude: ses nerfs n'allaient-ils pas craquer?

Mais les enfants se calmèrent soudain lorsqu'ils entendirent la canonnade se rapprocher. Instinctivement, ils se groupèrent autour de leur mère, tremblante mais brave, qui poussa un soupir de soulagement lorsqu'elle vit son mari entrer en trombe dans l'appartement.

— On vient d'amener dans la maison, au rez-de-chaussée, des canonnières blessés par un caisson. Je les ai rencontrés à l'instant. Il faut que j'aie les soigner. Vite, préparez de la charpie. Tu enverras Joseph me l'apporter, Désirée.

Il repartit aussi vite qu'il était venu, laissant sa famille statufiée. Ce fut la petite tante de Gennes qui reprit ses esprits la première:

— Désirée, donne-moi des vieux draps, s'il te plaît. Et toi, Théophile, viens m'aider à préparer des bandages.

C'est ainsi que Laennec accomplit le premier acte de sa carrière médicale.